

## Dialogue intérieur I



MOI N°1 – Le monde s’ouvre devant moi. Il est à moi. Je peux toucher le brin d’herbe en premier plan, et voir jusqu’au bout de l’horizon. Aucune limite apparemment n’est mise à ma liberté. Ici je suis maintenant, et tout à l’heure là, à ma guise. Content qu’il fasse beau d’ailleurs. Le soleil se reflète à mes pieds, tout me sert, m’apporte tribut. Cette belle journée, qu’est-ce que je vais en faire ? Mais ce que je veux, c’est si simple... (*Un temps*) Tiens, il y a des algues, cet étang n’est pas si propre que l’an dernier. Phénomène d’eutrophisation sans doute. (*Rassuré*) Allons, les hommes ont toujours trouvé solution à leurs problèmes. C’est bon d’être un homme tout de même. Au chaud, bien établi, dans l’humanité... De toute façon il faut toujours voir plus loin, fixer l’horizon. À moi les grands espoirs, les vastes pensées... Les aigles voient loin... Je suis de cette race. Et moi aussi j’ai ma poésie,

cosmique, épique, que sais-je ? Par quelque bout qu’on le prenne, et même si je regarde cette photo à l’envers, le monde décidément est spectaculaire. Ses formes m’étourdissent, le baroque des choses n’a pas de fin. Tout a relief et prestige, magnifie mon aventure sur cette terre. La nôtre à tous. Cela vaut le coup de vivre, de fraterniser aussi. (*Attentif*) Tiens, il y a au fond une fumée, qui se reflète dans l’eau : des pique-niqueurs. Braves gens. Congés payés : il en a fallu des luttes pour y arriver... Toute trace humaine m’émeut. Je suis plein d’empathie (ce que j’en sais des mots !). Et si j’allais les voir ? Et si j’y allais voir ? Décidément, je n’en finirai jamais d’apprendre, de courir le vaste monde. (*Solennel*) Que je meure sur le champ, si je dis à l’instant qui passe : « Arrête-toi, tu es si beau ». Je suis fils de Faust... Vivre est bouger, agir, sentir de toutes parts. « N’aspire pas, ô mon âme, à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible... » Encore une citation. Tout me revient, et j’en suis fier. Sans fin est mon pouvoir. La culture aussi est sans fin, et l’honneur des hommes. (*Un temps*) Au fond, elle est symbolique, cette fumée. C’est Prométhée et son feu, le philanthrope, l’héroïque, l’ennemi des dieux. (*Amusé*) Mais bien sûr, si je vois ces vacanciers, je ne leur en parlerai pas. Pas fou... – En somme, je n’aurai pas perdu ma journée. Tant de choses à dire, à voir... (*Décidé*) Je vais y aller voir...



MOI N°2 – Loin de tout, et surtout de tous. Enfin seul... J'aime me perdre, alors que tant d'autres veulent se trouver. C'est si moche la vie, si nul. Là au moins je suis libre, non pas d'agir ou de bouger, mais de rêver. On ne viendra pas m'importuner. Malheur à celui qui ne sait pas être seul. Ou qui ne peut pas l'être. Voici maintenant que tout bouge, tout flotte, tout tremble devant moi. Certes ma vision n'est pas nette, c'est celle d'un myope. Mais j'aime bien *le monde à peu près*. Ce monde flottant nie tous leurs échafaudages, toutes leurs constructions. (*Réflexion*) Évidemment cela dépend du vent sur cet étang, la moindre risée à la surface... (*Un temps*) Rien de ce qu'on projette ne se réalise, de toute façon : entre ce qu'on a et qu'on n'a pas rêvé, et ce qu'on a rêvé et qu'on n'a pas, se passe la vie. Aussi tout ce qu'on arrache à la vie positive, pour faire vivre ses rêves, c'est autant de pris. Tout d'ailleurs : l'essentiel. Quel est le vrai monde, celui qu'on voit nettement, ou celui qu'on devine, impalpable, celui *d'en-dessous* ? Je veux leur montrer qu'ils ne vivent pas, qu'ils croient vivre, seulement. Mais il faudrait qu'ils s'arrêtent, dans leur course effrénée à l'action, qu'ils cessent de se ruer aux choses, qu'ils choisissent le retrait, la solitude... (*Effrayé*) Mais est-ce que je suis fou ? Je ne suis pas comme les autres. Comme j'en souffre... Qu'est-ce que je peux faire ? Cette immobilité, cette catatonie, on me la reprochera. On ne verra pas que je suis riche, et eux pauvres, rudimentaires, analphabètes de l'essentiel. Je vois pourtant plein de choses dans ces formes abstraites. Et eux se limitent au net, au précis, au délimité. On me l'a pourtant dit, et je l'ai lu bien souvent. L'abstrait amplifie, le réalisme avec tous ses détails simplifie. Qui le croit pourtant ? Si je renverse l'image, j'ai un bonhomme : tête et troncs blancs, jambes foncées. Mais on va se moquer de moi... Désocialisé, scindé schizophrène, que sais-je ? Où suis-je, qui suis-je ? Est-ce que je le sais, est-ce que je sais ? (*Un temps, puis résolu*) Je sais ce que je vais faire. Tandis que les autres s'agitent et se ruent, tandis qu'à leurs œuvres perverses les hommes courent haletants (moi aussi j'ai des lettres), je vais coucher sur une feuille ce que je viens de dire. Écrire est le contraire de s'écrier (avec quoi il fait anagramme pourtant). Je ne me plains plus. Ma contemplation ne restera pas vaine, et si le seul contact possible avec les autres est le signe seul tracé sur la page, au risque même de la tache d'encre sur le papier, soit. Le voici...



Superbolquère, 16 août 2002

© Michel Théron - 2010